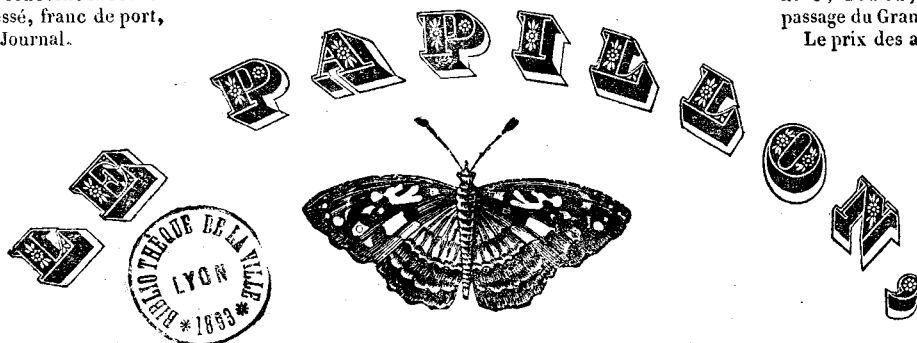


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GRAND-THEATRE.

PREMIER DÉBUT DE M^{lle} DUTERTRE.

Le Misanthrope.

Nous l'avouerons, c'est avec un vif sentiment de plaisir que nous avons été prendre vendredi notre place au Grand-Théâtre. Deux grands noms, Molière et Méhul, deux de leurs chefs-d'œuvre faisaient tous les frais de la représentation. Cela nous semblait une bonne fortune que d'aller nous délasser des horreurs et des turpitudes du drame moderne devant *le Misanthrope*, et du fracas musical de nos opéras à la mode devant les chants si simples, si suaves et si majestueux de *Joseph en Egypte*. *Le Misanthrope* et *Joseph* ! Il y a de grands juges qui appellent cela des *vieilleries*, et qui ne pourraient rien nous citer de ces deux grands ouvrages. *Le Misanthrope* et *Joseph* seront toujours des nouveautés pour quiconque aime et comprend ce qu'il y a de beau et d'élevé dans l'art, ce sont là de ces œuvres qui ne peuvent vieillir.

Voilà ce que nous nous disions en entrant dans la salle, et nous l'avons vue avec regret vide et abandonnée de son public.

Avait-il donc prévu, ce public absent, ce qui devait se passer ce soir-là ? avait-il donc, d'après l'affiche, préjugé de cette représentation. Hélas ! nous n'avons

rien vu de plus affligeant que la manière dont a été rendue l'œuvre de Molière. Adieu la comédie, adieu l'art, s'il n'a plus d'interprètes. Que voulez-vous que puissent faire un ou deux sujets si tout ce qui les environne est au-dessous du médiocre, si l'un emprunte au souffleur tout son rôle, si l'autre vient sur une première scène apprendre à marcher et à parler, si celle-ci par un costume de carnaval provoque le rire, et si celle-là sans pudeur estropie Molière, raccourcit ou allonge ses vers, en ajoutant à l'un ce qu'elle enlève à l'autre. Oh ! c'est pitié que tout cela ! Et il ne manque pas d'autre carrière que la carrière du théâtre.

On demande ensuite pourquoi la comédie s'en va ; c'est que les comédiens s'en vont, et ne sont pas remplacés. Croit-on qu'il ne faille qu'apprendre bien ou mal un rôle pour être comédien ? Et ne comptez-vous pour rien l'étude d'une époque qui n'est plus ? l'art de dire, l'art de porter un costume qui n'est plus le nôtre, d'en avoir l'allure et l'esprit ? Vous n'êtes que des pantins si vous n'avez que de la mémoire. J'aime autant les acteurs de bois de M. Joly.

Apart de rares exceptions que chacun devine, qui sait porter sur notre scène l'habit brodé, qui nous rendra les roués de la Régence, les légers marquis, les semillans abbés ? qui nous fera revivre tout un siècle mort, enfoui sous les décombres de la Bastille, et dont les fidèles

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56 ; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins ; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2 ; Bobaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9 ; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.

les portraits ne se retrouvent plus que dans les *classiques* chefs-d'œuvre de Molière ou de Regnard ?

Et où sont aujourd'hui les comédiens, les interprètes de nos auteurs ? Vous les avez abreuvés de tant de dégoûts, vous les avez mis si bas dans votre estime, que la plupart de ceux qui auraient pu servir l'art ont changé de carrière. Vous l'avez hérissée de tant de pointes et d'outrageans affronts, que les hommes de cœur et de talent n'ont plus voulu y entrer. Vous n'avez eu que d'insultans sifflets alors qu'il fallait des conseils ; vous avez craché au grand jour sur l'idole que vous encensiez le soir, et vous avez fait désertir un temple que vous ne respectiez plus assez en raison des progrès de notre civilisation.

La politique envahissante, le peu d'intérêt que l'on porte à la scène, la légèreté de nos juges et l'abus des sifflets, voilà, ce nous semble, les véritables causes de la décadence de l'art dramatique.

Pardon, M^{lle} Dutertre, de vous avoir laissée si longtemps, pardon ! Soyez la bien-venue parmi nous. Vous avez dû souffrir comme nous. Nous avons reconnu en vous l'actrice que nous avons beaucoup applaudie à l'Odéon dans notre belle vie d'étudiant. Vous avez religieusement conservé cette bonne tenue et cette diction pure de la comédie française, et vous avez bien fait. Nous vous aimerons ici comme on vous aimait, il y a peu de jours, à Bordeaux, comme nous vous aimions à l'Odéon. Et nous vous dirons plus tard, à travers nos éloges, quelques vérités, que vous êtes femmes à entendre, parce qu'il y a en vous l'intelligence qui conçoit et le talent qui exécute. Faites donc vos deux autres débuts sans crainte, vous êtes à nous.

Nous sommes à nous demander si c'est sérieusement que M^{me} Fouché compte remplir ici les ingénuités.

M. Valmore avait hâte, on l'aurait dit à la rapidité de son débit, de mettre un terme à cette malencontreuse représentation. Il avait, ma foi ! bien raison, et nous lui en avons su gré.

Joseph nous a dédommagé.

L. B.

MM. SYLVAIN, MANTET, CHARDON, DELPOUX ; M^{mes} BOUVARET, RICKMANS.

Définitivement M. Sylvain a été accepté. La seconde épreuve, s'il faut le dire, lui avait été peu favorable ; heureusement que le rôle de Georges de la *Dame blanche* est venu fort à propos faire oublier *Zampa*.

La voix de cet artiste n'est pas égale, le *medium* est mal timbré et ne vibre pas assez ; mais dans les notes élevées elle est d'un grand charme ; nous conseillons à M. Sylvain de ne pas négliger l'exécution du *trait* ; car c'est là précisément ce qui manque à son talent pour le rendre tout-à-fait recommandable. Il nous est permis maintenant d'être sévère, car en disant la vérité nous avons bon espoir pour nos plaisirs futurs.

M. Mantet a voulu risquer un quatrième début : cette représentation a été déplorable.

Oh ! nous désirerions que notre voix plus retentissante pût trouver un écho dans le cœur de tous nos concitoyens, quand, transporté d'indignation, nous nous écrions : plus de ces ignobles sifflets ! plus de ces improbations avilissantes pour l'artiste ; car tant de fois on s'est trompé, tant de fois on a prodigué l'insulte au talent, tant de fois on a arrêté dans une carrière qui peut-être eût été brillante, des hommes que paralysait la peur et qui ne demandaient qu'un peu d'encouragement.

Et vraiment dans notre siècle de prétendus progrès ne serait-ce pas une utile réforme que celle du mode en usage pour la réception ou le rejet d'un acteur ? Puisque cet acteur est un homme comme un autre, un homme qui a une femme et des enfans, contentez-vous de priver cette famille de ses moyens d'existence ; le progrès de l'art l'exige peut-être ; mais n'ajoutez pas la honte au malheur.

En effet, les sifflets adressés à un débutant ne sont plus dans nos mœurs ; nous ne pouvons pas plus les comprendre que nous comprenons les *suisses* d'église, les tambours-majors et tant d'autres vieux héritages que nous ont légués nos pères.

Revenons au fait : par suite d'une bévue du régisseur, laquelle bévue eût pu compromettre les abonnés vis-à-vis du parterre, le débutant a été fort mal accueilli à son apparition ; en vain le commissaire de police a menacé les siffleurs de les faire évacuer ; on a beaucoup ri du commissaire, beaucoup sifflé le malheureux artiste, et le rideau s'est baissé sur cette scène de tumulte. Nous avons donné notre opinion sur le talent de M. Mantet, nous n'y reviendrons pas, nous dirons seulement qu'il était juste de l'écouter une dernière fois.

M. Delpoux a débuté deux fois ; nous attendrons pour le juger entièrement un troisième début. Cet acteur nous a paru bon musicien et bon chanteur ; mais sa voix manque de gravité, et son jeu est des plus mauvais ; nous redoutons pour lui une vive opposition ; toutefois qu'il se persuade bien que son jeu va décider de son avenir.

Nous avions prédit à M. Chardon un succès mérité, notre attente n'a pas été trompée ; nous voudrions seulement que ce jeune homme mît un peu d'exactitude dans les costumes ; une fantaisie bizarre et de mauvais goût semble avoir présidé à la confection de sa garde-robe ; il est cependant facile de se costumer dignement et convenablement.

M^{lle} Bouvaret est une gentille *Dugazon*, à la voix fraîche et jolie ; elle n'a encore fait qu'un seul début, mais nous pouvons lui garantir le succès.

M^{me} Rickmans, forte chanteuse sans roulades, comme dit l'affiche, a voulu s'essayer dans le rôle de Zerline de *Fra-diavolo*. Malheureusement ce rôle n'est pas de son emploi. Nous ne savons si cette actrice était inti-

midée, mais son jeu est froid et peu naturel : la gracieuse scène du second acte est passée inaperçue.

Nous pensons que M^{me} Rickmans eût mieux fait de choisir un rôle sérieux, car son talent paraît peu devoir se prêter au genre gracieux et léger. Dans cette représentation Lecerf a été fort comique en Anglais, et M^{lle} Gilbert a joué la coquetterie d'une manière fort agréable.

A. M.

GYMNASE LYONNAIS.

M. VIZENTINI.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis celui où M. Vizentini a terminé ses débuts sur notre seconde scène. Le Gymnase est au grand complet, et c'est au bruit des applaudissemens que le parterre a signé les lettres de naturalisation, accordées au successeur de Breton. Appelé à remplir les rôles de premiers comique, M. Vizentini nous semble avoir accepté une tâche dans laquelle il sera trahi plus d'une fois par ses forces ; et, malgré l'accueil qu'il a reçu du public, il n'oubliera pas sans doute qu'il lui reste à faire de longues et laborieuses études, pour nous rendre une partie de ce que nous avons perdu au départ de son prédécesseur. Au jugement que nous avons porté sur les premiers débuts de cet artiste, à l'énumération des qualités et des défauts signalés par notre impartiale critique, il ne nous reste rien à ajouter, si ce n'est que nous l'avons revu dans *Pourquoi ?* et dans *Tony le Pêcheur*, ce que nous l'avions vu dans *Prosper et Vincent*, c'est-à-dire, inférieur à Breton comme il l'avait été peut-être aussi, à l'acteur Barqui, si plaisamment original dans le rôle du malencontreux garçon de l'herboriste Potard. Le personnage de Michel Perrin, que plusieurs journaux avaient cité comme le triomphe de M. Vizentini, nous semblait, en effet, mieux en rapport avec le caractère particulier de son talent. Aussi, avant de formuler notre opinion définitive, nous importait-il de juger le comédien après avoir jugé le comique, et nous convenons volontiers, aujourd'hui, que l'acteur avait eu quelque raison de choisir ce rôle pour un premier début. Dans *Michel*, en effet, M. Vizentini s'est montré bon comédien, un peu froid peut-être, mais remarquable de naturel et de bonhomie. Si la dernière scène n'a pas été rendue avec toute la chaleur désirable, si le cri de l'honnête curé n'est pas allé jusqu'à l'âme des spectateurs, en revanche la scène de la reconnaissance entre les deux amis de collège a complètement justifié l'opinion que nous avons émise.

M. Vizentini est comédien ; mais le premier comique, mais le successeur de Breton, voilà ce que le public attendait et ce qu'il réclamera, un jour. Conrage donc, M. Vizentini !

CARL.

LE SOIXANTE-QUINZIÈME.

ANECDOTE DE 1793.

Soixante-quinze magistrats du parlement de Toulouse, après avoir languï deux mois dans les cachots du Plessis et de la Conciergerie, furent jugés promptement au tribunal révolutionnaire, et condamnés à la peine de mort, convaincus, par leurs propres aveux, d'avoir protesté contre l'usurpation de pouvoirs et les premiers excès de l'assemblée constituante.

Ces condamnés ramenés, suivant l'usage, dans les profondeurs de la Conciergerie, venaient d'avoir les mains liées ; un bourreau fort expéditif leur coupait les cheveux, lorsque M. de Pérez, conseiller, leur confrère (libre et non accusé), entra dans ces tristes lieux, pour leur faire sa visite amicale. Il arrivait de Belgique, où l'avait appelé une affaire, il ignorait leur mise en jugement, et, muni d'une permission, leur apportait quelques secours d'argent, avec l'offre généreuse de ses démarches et services. L'huissier, mettant fin à des explications et à des adieux lamentables, déploya une longue liste et fit son appel nominal. Soixante-quinze noms composaient cette liste, et soixante-quatorze noms seulement répondirent. Ce mécompte donnant de l'humeur à l'officier ministériel, il fit ranger le long des murs, les malheureuses victimes, et renouvela son appel avec tout le soin possible. Le résultat se trouva le même, car le soixante-quinzième condamné manquait.

Alors l'huissier de mauvaise humeur, s'approchant du conseiller-visiteur, lui demanda ses noms et qualités, et le motif de sa venue à la conciergerie. M. de Pérez ayant énoncé sa triple qualité d'ami de parent et de confrère, « c'est très-bien, reprit l'homme de la justice : il me faut soixante-quinze conseillers de ce parlement de province ; puisque tu es l'ami de ces messieurs, tu ne refusas pas de mourir en si bonne compagnie. Valets, coupez les cheveux à cet homme ; ne perdons point de temps, nous devrions être déjà parti et bien loin. »

Malgré les supplications et les instances des soixante-quatorze, cette décision de l'huissier fut exécutée. M. de Pérez monta, comme un Romain, sur le tombereau redoutable, et mourut noblement avec ses amis consternés.

Après le supplice de Robespierre (survenu le mois suivant), on apprit l'incident particulier qui avait occasionné cette mise à mort, deux fois plus injuste que les autres. Le baron de Sainte-Livrade, fort jeune, conseiller du parlement de Toulouse, condamné avec ses collègues, avait été adroitement soustrait et caché par un porte-clefs de la maison, qui vivait de ses libéralités journalières, et l'affectionnait par connaissance ou intérêt.

M. de Sainte-Livrade, rendu à la liberté, réclama contre la vente de ses domaines, « attendu qu'il n'a « vait pas été guillotiné. »

La famille Pérez, encore en deuil, réclama contre la vente de ses domaines, « attendu que le conseiller « véritable n'avait point été condamné. » Le directoire exécutif décida que « les deux confiscations seraient « maintenues : l'une, à cause de la sentence, et l'autre « en vertu de l'exécution. »

A un Poète.

Est-il vrai, jeune amant des vierges de Permesse,
Qu'un secret désespoir consume ta jeunesse?
Est-il vrai que tes vers, consacrant tes douleurs,
Durant les sombres nuits coulent avec tes pleurs,
Et que souvent du jour la clarté tutélaire
Fait pâlir par degrés ta lampe solitaire,
Sans que, pour apaiser ton étrange tourment,
Le sommeil sur tes yeux se repose un moment?
Que de fois cependant les accens de ta muse
Ont rendu leur poète aux échos de Vacluse!
Que de fois, attentive à tes brillans concerts,
Une Laure plus tendre a soupiré tes vers!
La gloire, l'amitié, ces biens que l'homme envie,
De leurs plus doux trésors embellissent ta vie.
Que te manque-t-il donc? quels rêves, quels desirs,
De ton ame souffrante aigrissent les soupirs?
Pourquoi, quand du festin la coupe est toute prête,
Convive fatigué, détournes-tu la tête?
Tu réponds par tes pleurs : va, noble infortuné,
Ne cache plus ton mal, mon cœur l'a deviné.
L'amour, je le sens trop, nourrit seul tes alarmes;
L'amour ne fut jamais étranger à nos larmes.
Oui, tel est notre sort; oui, les femmes toujours
Dominent nos destins, disposent de nos jours;
Et, quel que soit le rang où le ciel nous fit naître,
Nous abdiquons l'empire et nous servons un maître.

Je sais qu'en tous les temps de ce vallon de pleurs
Les femmes sont pour nous les plus aimables fleurs;
Je sais que sur leur bouché, image de la rose,
Avec le doux baiser le sourire repose,
Et qu'enfin leur appui, leur suave pitié,
Des humaines douleurs supportent la moitié;
Mais je ne sais quelle ombre obscurcit leur couronne
Et le timide éclat qui dans leurs yeux rayonne...
Aussi, plus d'une fois ces anges imparfaits,
Soit erreur, soit caprice, altèrent leurs bienfaits,
Et, du plus noble cœur, consommant la ruine,
Paraissent oublier leur céleste origine.

Ami, voilà ton sort : une femme a produit
Ce morne abattement qui partout te poursuit;
Tu dois à cette vierge, innocente et rebelle,
De tes âpres douleurs l'énergie immortelle;
Tu dois à ce beau front, trône de la candeur,
A ce touchant regard si rempli de pudeur,
A ces cheveux flottant sur l'albâtre et l'ivoire,

Tes feux, ton infortune, et peut-être ta gloire.
Oui, comme cet oiseau qui chantait ses revers,
Et dont l'humble Céphise a perdu les concerts,
Tu sais parer de grâce et de mélancolie
Les douloureux soupirs de ta lyre amollie.
Courage, jeune cygne ! empreints de ton malheur,
Tes vers vont plus avant dans les replis du cœur;
Chante donc : les beaux vers sont le nectar de l'ame;
L'amour est sans pouvoir contre un pareil dictame.
Eh ! qu'importe, après tout, sur ces bords étrangers,
Quelques secrets ennuis, quelques pleurs passagers,
Si, par ses malheurs même, épurée et plus belle,
L'ame vers son auteur peut déployer son aile?
Ou si, laissant dans l'ombre un sillon radieux,
Pareils à ces rayons qui descendent des cieus,
Nos vers après nous, tout brillans de jeunesse,
Charment d'un tendre cœur la rêveuse tristesse?
Quelles félicités, quels éclatans honneurs,
Pourraient valoir ces biens, pourraient valoir tes pleurs?
Ranime donc ton ame, et joue avec tes chaînes:
Quelque chose de toi doit survivre à tes peines;
Les jours les plus troublés laissent un souvenir
Qui retentit long-temps dans l'immense avenir.
L'adversité sied bien aux mortels magnanimes;
Les fleurs ont plus d'éclat sur le front des victimes.
Toi-même, lorsqu'un jour ton lumineux été
Verra fuir ton printemps, si pur, si tourmenté,
Lorsqu'en tes mains la coupe et d'amour et de vie
D'aucun dégoût amer ne sera plus suivie,
Tu sentiras souvent, dans le fond de ton cœur,
Un vague et doux regret de ton premier malheur.

A. DE SIGOYER.

Le doyen des comiques du boulevard du Temple, Dumenil, est mort dans un âge avancé. Il avait débuté à Bordeaux, sa ville natale, et il comptait près de 40 ans de service au théâtre de la Gaité, où M. Bernard-Léon l'avait maintenu, non par calcul de directeur, mais par bienveillance d'artiste envers son bon et vieux camarade.

— Cambon, chanteur tant fêté du public, tant choyé dans les salons de la capitale, vient de succomber, après deux années de souffrance, à l'âge de 23 ans.

— David Douglas, botaniste, a péri d'une manière affreuse aux îles Sandwich, qu'il explorait, et d'où il avait envoyé, il y a peu de temps, des observations sur les volcans de ces contrées. Il est tombé par accident dans un trou creusé pour servir de piège aux bêtes fauves, et dans lequel se trouvait un bœuf sauvage qui venait d'y tomber lui-même. En un instant M. D. Douglas a été mis en lambeaux par l'animal furieux. On attend ses papiers et ses collections qui ont été recueillis avec soin.

— Un organiste et mécanicien, nommé Untersholzer, qui a inventé une machine à voler, vient de proposer au magistrat de Munich de voler à la fête d'octobre prochain, sur la prairie de Sainte-Thérèse. Ce mécanicien prétend avec sa machine pouvoir s'élever du sol à la hauteur qu'il lui plaira, se diriger dans toutes les directions, et se laisser descendre avec plus ou moins de rapidité, pouvant maîtriser l'air à volonté. Nous verrons si ce nouvel Icare ne finira pas comme lui, ou s'il n'aura pas au moins quelque mésaventure pareille à celle qu'éprouva à Paris, il y a une vingtaine d'années, le fameux Déguine.